

ERIC

W
R
I
G
H
T

UNE AFFAIRE EXPLOSIVE

Une enquête de Charlie Salter



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DES PREMIERS TITRES
DE LA SÉRIE « CHARLIE SALTER »...

« CEUX QUI AIMENT LES HISTOIRES D'ENQUÊTES
SOBRES ET CLASSIQUES DEVRAIENT PRENDRE
PLAISIR À DÉCOUVRIR CETTE SÉRIE, DE FACTURE
FACILE ET AGRÉABLE. »

Le Devoir

« AVEC *LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES*,
ERIC WRIGHT, QUI A À SON ACTIF
QUATRE PRIX ARTHUR-ELLIS,
SIGNE UN ROMAN PERCUTANT ET SOLIDE. »

Le Soleil

« VOILÀ UN PETIT ROMAN BIEN FAIT SOUS TOUS LES
ANGLES ET QUI N'A PAS LA PRÉTENTION DE VOULOIR
NOUS GLACER LE SANG OU ENCORE DE NOUS
FAIRE FRISSONNER DE TERREUR. »

Alibis

« CE ROMAN POLICIER DÉROULE UNE INTRIGUE
CLASSIQUE, SOLIDE, ALLÉGÉE D'HUMOUR...
MAIS C'EST SURTOUT LA PERSONNALITÉ
ATTACHANTE DE CHARLIE SALTER QUI RETIENT
L'INTÉRÊT. SES TOURMENTS, DOUTES ET TENTATIONS
DONNENT ENVIE DE LE SUIVRE
DANS SES PROCHAINES AVENTURES. »

Amazon.ca

« L'INTRIGUE, BIEN QUE SIMPLE,
EST ACCROCHEUSE. »

Québec français

« UNE SÉRIE QUI PROMET ! »

Le Libraire

« CE DEUXIÈME OPUS [*UNE ODEUR DE FUMÉE*]
VIENT HORS DE TOUT DOUTE CONFIRMER
L'OPTIMISME QUE J'AVAIS MANIFESTÉ
À LA LECTURE DU PREMIER TOME. »

Alibis

« L'ÉNIGME EST BIEN TROUSSÉE MAIS CE QUI
REND LE ROMAN [*UNE MORT EN ANGLETERRE*]
SI DIVERTISSANT, CE SONT SURTOUT LES PETITS
À-CÔTÉS : DES PERSONNAGES SAVOUREUX [...] ET D'
AMUSANTES OBSERVATIONS TOURISTIQUES
ET SOCIOLOGIQUES SUR L'ANGLETERRE. »

Amazon.ca

« DANS SON QUATRIÈME ROMAN
[*MORT D'UNE FEMME SEULE*], ERIC WRIGHT
SE MONTRE SOUS SON MEILLEUR JOUR :
IL DOSE SAVAMMENT L'INTRIGUE POLICIÈRE,
LA PROFONDEUR DES PERSONNAGES
ET LEURS MOTIVATIONS D'UNE MANIÈRE
EXTRÊMEMENT PLAUSIBLE, DANS UN STYLE
CLAIR ET SANS FIORITURE. »

Boston Sunday Globe

« L'ŒIL VIF ET L'ESPRIT ALLUMÉ, WRIGHT PROPOSE
NON SEULEMENT UNE SOLIDE ENQUÊTE, MAIS AUSSI
UN PORTRAIT COLORÉ DE LA PLUS PETITE PROVINCE
CANADIENNE. *MORTS SUR L'ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD*
A TOUT CE QU'IL FAUT POUR DIVERTIR, AVEC DES
PERSONNAGES RICHES ET UNE INTRIGUE QUI OFFRE
QUELQUES REVIREMENTS REMARQUABLES. »

Winnipeg Free Press

UNE AFFAIRE EXPLOSIVE

DU MÊME AUTEUR

Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.
La Nuit de toutes les chances. Roman.
Lévis: Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.
Une odeur de fumée. Roman.
Lévis: Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.
Une mort en Angleterre. Roman.
Lévis: Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.
Mort d'une femme seule. Roman.
Lévis: Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.
Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard. Roman.
Lévis: Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.
Une affaire explosive. Roman.
Lévis: Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.
Une affaire délicate. Roman.
Lévis: Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.
Mort au générique. Roman.
Lévis: Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.
Mort à l'italienne. Roman.
Lévis: Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.
Une mort collégiale. Roman.
Lévis: Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.
La Dernière Main. Roman.
Lévis: Alire, Romans 132, 2010.

UNE AFFAIRE EXPLOSIVE

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais
par
ISABELLE COLLOMBAT



Extrait de la publication

Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex

Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve

Tél. : 00 32 10 42 03 20

Télécopieur : 00 32 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

A Question of Murder © 1988 ERIC WRIGHT

© 2006 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

Encore pour Valerie

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Charlie Salter sentait son âge. L'après-midi de la veille, il avait joué au squash avec un tromboniste de l'orchestre symphonique de Toronto qui l'avait battu à plates coutures. Ça, il s'y était attendu, car il jouait souvent contre un joueur de catégorie « B » qui souhaitait s'entraîner. Par contre, il avait été surpris de voir qu'à la fin de leur partie, qui n'avait duré que vingt-cinq minutes, il était aussi vidé que s'il avait joué pendant quarante minutes. Sa résistance était-elle désormais limitée à une petite demi-heure ? Le lendemain, lorsqu'il avait monté l'escalier après le petit déjeuner, il avait trébuché et failli tomber ; il se souvenait que dernièrement, il avait souvent perdu l'équilibre sur des pavés légèrement surélevés.

Il était en assez bonne forme – pour jouer au squash, en tout cas. Des activités comme le jardinage, les travaux de peinture et le magasinage avec sa femme pour choisir un nouveau papier peint l'épuisaient, mais il avait encore assez d'énergie pour les choses qu'il avait vraiment envie de faire, à condition qu'il ne les fasse pas trop tard dans la journée. Ainsi, jusqu'à maintenant, Salter n'avait eu que très peu conscience de sa condition de mortel, mais sa partie de squash et ses trébuchements l'avaient incité à y penser.

Il s'efforça d'aborder le problème d'une manière responsable. Il était désormais entré dans la cinquantaine. D'autres policiers de son âge avaient déjà pris leur retraite, mais son travail lui plaisait encore trop pour qu'il eût envie d'en faire autant. Devrait-il toutefois y songer avant sa première crise cardiaque ? Comme à l'accoutumée, il trouva le concept même de retraite aussi difficile à appréhender que la notion d'éternité, et il s'y pencha pendant environ cinq secondes. Non : la solution, c'était de vivre au jour le jour. Son heure n'était pas encore venue. Mais rien que d'avoir pensé à l'avenir, ne fût-ce que pendant quelques instants, il se sentit mûr, dans tous les sens du terme.

Annie, sa femme, revenait du jardin où elle avait été savourer le début d'une autre merveilleuse journée de juin.

— Ton père a appelé pendant que tu étais sous la douche, lui annonça-t-elle.

Salter consulta sa montre : l'heure d'aller au travail approchait.

— À quel sujet ?

— Seth.

— Comment ça, Seth ?

— Il est venu le voir hier. Seth est allé rendre visite à ton père, je veux dire.

— Seth est allé voir papa ?

Le père de Salter habitait non loin des entrepôts de tramways où il avait travaillé toute sa vie, à environ trois quarts d'heure de chez les Salter, en métro ou en tramway. Ni Seth, son fils de quatorze ans, ni Angus, l'aîné, qui avait dix-sept ans, n'avaient jamais manifesté le moindre intérêt à l'égard de leur grand-père, et c'était réciproque.

— Il a simplement annoncé au petit déjeuner qu'il allait voir son grand-père après l'école.

— Sait-il comment y aller ?

— Je le lui ai expliqué.

— Et pourquoi voulait-il le voir ? Pour un projet scolaire sur les tramways ?

— Seth est un peu trop vieux pour des devoirs de ce genre, je pense. J'ignore la raison de cette visite. Je n'ai pas voulu avoir l'air trop surprise. Les enfants sont censés rendre visite à leurs grands-pères, tu sais, à un gentil grand-papa malicieux qui leur apprend à faire des nœuds et à sculpter des bouts de bois.

— De quel conte de fées sors-tu ça ?

Le téléphone sonna avant qu'Annie eût le temps de répondre ; c'était le père de Salter.

— Un de vos gars est venu me voir hier, commença le vieil homme sans préambule. Le plus jeune. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Seth, répondit Salter.

— C'est bien ça, acquiesça le vieillard, dans une de ses manies irritantes. Pourquoi est-il venu me voir ?

— Je n'en sais rien. J'imagine qu'il avait simplement envie de parler un peu avec toi.

— Pourquoi faire ? Est-ce qu'il va bien ? Il voulait peut-être juste s'éloigner un peu de chez lui. Tout va bien entre elle et toi ?

— Bien sûr que tout va bien. De quoi parles-tu ?

— Comme je le disais à May, les enfants comprennent des trucs dont les parents ne se rendent même pas compte. J'ai pensé que toi et elle, vous aviez peut-être des problèmes.

— Seth voulait simplement rendre visite à son grand-père. C'est si bizarre que ça ? demanda Salter, qui connaissait parfaitement la réponse.

— Pas tant que ça, en fait, je suppose. Mais il a proposé de me préparer une tasse de thé. Pourquoi donc ? Je me le fais moi-même, mon thé, ou bien c'est May qui le fait.

— Je suppose qu'il voulait te faire plaisir. Il tient ça de sa mère.

— A-t-il pensé que nous étions incapables de le faire nous-mêmes ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Dois-je lui dire de ne plus aller te voir ?

— Oh, non. Non, non, non. Comme je te le disais, peut-être qu'il a tout simplement envie de sortir un peu de chez lui et qu'il ne sait pas où aller. Non, laisse-le venir s'il en a envie. Mais demande-lui de prévenir par téléphone. Le dimanche, en tout cas. On fait parfois la sieste le dimanche après-midi. On était loin de deviner qui pouvait bien frapper à la porte comme ça. J'ai commencé par gueuler à travers la porte parce que je croyais que c'était l'Armée du Salut ou quelque chose comme ça. Dis-lui de revenir à un meilleur moment.

— Mais après, tu as ouvert la porte.

— Quoi ?

— Après avoir crié, tu as fini par ouvrir la porte. Et là, tu as vu que c'était Seth.

— C'est ça. Rien qu'à sa voix, je savais que c'était un gamin.

— Bon. Entendu. Je lui dirai de t'avertir. À part ça, tout va bien ?

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien d'autre que « tout va bien ? ».

Tu n'es pas malade, tu n'as pas froid, tu ne meurs pas de faim, rien de tout ça ? eut envie de dire Salter.

— Bien sûr que tout va bien. Bon, ben, c'est tout. Mais c'est quand même un peu étrange, non ? Cogner

à la porte, comme ça. On se demandait qui ça pouvait bien être.

— Allez, salut, papa.

Salter raccrocha. Annie, qui était restée près de lui, attendait les nouvelles, et Salter sentait la présence d'une oreille attentive dans l'escalier.

— C'était mon père, claironna-t-il. Il m'a dit qu'il avait été surpris et heureux de la visite de Seth.

Il pointa ostensiblement le doigt vers le plafond.

Annie, qui en avait assez entendu pour deviner le reste, se rendit dans la cuisine, tout sourire.

Salter s'apprêtait à monter l'escalier quand il fut interrompu dans son élan par un murmure de sa femme : il se retourna et la vit qui secouait la tête.

— Laisse-le, lut-il sur ses lèvres.

Salter la rejoignit près du poêle, où ils pouvaient parler sans qu'on les entende depuis l'étage supérieur.

— Qu'a dit ton père ?

Salter rapporta ses paroles.

— Il préfère qu'à l'avenir, Seth le prévienne quand il veut aller le voir, ajouta-t-il.

— Je le lui dirai. Mais toi, ne dis rien à Seth.

— Pourquoi ?

— N'essaie pas d'expliquer à chacun le comportement de l'autre. Laisse-les se débrouiller.

Salter y réfléchit un moment. Il était vrai qu'il s'apprêtait à expliquer à Seth en quoi son grand-père était différent de celui de Norman Rockwell, par exemple, mais Annie avait sans doute raison. Il était probablement temps de le laisser le découvrir tout seul. Se sentant mûr pour la deuxième fois de la journée, il embrassa Annie sur l'oreille.

— Ça pourrait s'avérer intéressant, admit-il avant de se diriger vers la porte.



Le Centre des missions spéciales, où Salter travaillait, faisait son possible pour ne pas être mêlé aux préparatifs compliqués de la visite annoncée d'une princesse royale, visite dont le but principal était de rehausser, par la présence de Son Altesse, le Trophée de la reine, la course de chevaux la plus prestigieuse du Canada, qui devait avoir lieu trois semaines plus tard. Mais entre autres activités, la princesse devait faire un tour dans Yorkville, quartier de Toronto où sont concentrés les magasins de luxe.

Bien sûr, des rumeurs d'attentat sur la personne de la princesse avaient circulé, mais la vraie tâche de la police consistait à organiser la maîtrise des foules pour la femme la plus célèbre du monde.

— Ça va être pire que pour le pape, avait prédit un vieux de la vieille. Cette fois-ci, tout le monde va être de la fête, pas seulement les catholiques.

Tout ce qui n'entrait pas dans le cadre des opérations policières de routine fut suspendu pendant toute la durée de la visite et tous les agents auxiliaires furent mis en alerte. L'escouade anti-cambriolage, le service des libérations conditionnelles et sous caution et même la police du port, toutes les unités spéciales étaient mises à contribution pour protéger la princesse de ses nombreux admirateurs. Seuls les plus anciens du service avaient déjà assisté à un tel déploiement de forces :

— Pour Kossyguine, c'était bien pire, avait confié un chef adjoint. Mais on pouvait lui faire faire des déplacements plus rapides. Pas le choix.

Chaque jour, les effectifs policiers concernés par la visite croissaient à mesure que l'organisation de la visite se complexifiait. Salter était très étonné que le

Centre des missions spéciales ne soit pas encore impliqué ; dès le début, son patron, Orliff, avait fait valoir la nécessité que quelqu'un garde la boutique pendant que le reste de la police s'occupait de la princesse.

— Laissez-nous les tâches courantes et nécessaires, avait-il déclaré, et il avait obtenu gain de cause.

C'est ainsi que, depuis quelques jours, Salter travaillait à un rapport comprenant une nouvelle politique et un guide relatif au comportement des forces de police sur les lignes de piquetage. De nombreux policiers, eux-mêmes syndiqués, détestaient surveiller les piquets de grève pour éviter les violences et, dans certaines régions de l'Ontario, ils allaient même jusqu'à refuser de le faire. Ils n'aimaient cette tâche ni en pratique ni sur le principe parce que, même si elles étaient limitées, les inévitables échauffourées n'échappaient pas à l'œil des cameramans de télévision qui s'étaient préparés à attendre toute la journée pour pouvoir surprendre un exemple de brutalité policière. Si un flic séparait deux hommes qui se battaient, ce qu'on voyait au journal de vingt-deux heures, c'était le bras d'un policier autour du cou d'un piqueteur. Or, une grève des postiers se profilait à l'horizon. Salter ne trouvait aucune solution facile à ce problème, aussi fut-il ravi que le téléphone sonnât : il était convoqué par Orliff.



Lorsque Salter entra dans le bureau du surintendant d'état-major, celui-ci leva les yeux des notes qu'il était en train de rédiger.

— Vous pouvez laisser tomber les lignes de piquetage pendant un moment, déclara Orliff. On vient

juste de recevoir un peu de grain à moulin, dit-il en tendant une feuille de papier à Salter. Contrefaçon d'œuvre d'art, ajouta-t-il. Quelqu'un s'amuse à copier notre patrimoine national.

— Pourquoi nous ? Donnez ça aux gars des contrefaçons.

— Ils n'ont personne de disponible, en ce moment. Tout le monde travaille dans l'équipe spéciale à cause de la princesse, sauf nous. Nous sommes encore en réserve.

Et je te parie qu'on va y rester, songea Salter. Il travaillait pour Orloff depuis quatre ans et il comprenait comment le surintendant s'était débrouillé pour rester à l'écart de l'agitation qui entourait la visite de la princesse. Orloff n'avait pas d'ennemi, personne qui voulût lui mener la vie dure ou avoir envie de se venger de lui. Il avait réussi ce tour de force tout simplement en n'ayant pas d'ami. C'était un homme extrêmement discret qui séparait totalement vie professionnelle et vie privée. Salter avait mis deux ans avant de savoir que le plus épais des dossiers qui s'empilaient impeccablement sur le bureau d'Orloff contenait les plans du chalet qu'il se faisait construire pour sa retraite. Dans sa manière de travailler, le surintendant suivait scrupuleusement les règles et n'assortissait les ordres qu'il donnait à Salter que d'un minimum d'explications, mais Salter avait su très tôt que s'il faisait bien son travail, Orloff prendrait soin de lui.

Pour le moment, le surintendant désignait d'un signe de tête le papier que Salter avait à la main.

— Nous ne sommes pas vraiment chargés du dossier. Nous ne faisons que répondre aux Britanniques, juste pour leur éviter d'envoyer quelqu'un ici, dans la mesure du possible. Lisez ça.

Salter lut le document d'un bout à l'autre. Il s'agissait d'un compte rendu préparé par Scotland Yard, où il était question d'une possible contrefaçon d'une œuvre d'art canadienne. Depuis plus de deux ans, des toiles étaient apparues en Angleterre : il s'agissait d'œuvres à l'huile signées par de célèbres artistes canadiens des années trente, peintes sur des panneaux de cèdre et qui n'avaient jamais été répertoriées. L'origine des tableaux n'avait pas pu être établie : on racontait qu'ils provenaient d'une vieille collection privée qui aurait été vendue parce que le propriétaire était à court d'argent. Comme elle se trouvait dans l'impossibilité d'en prouver l'authenticité, la galerie qui les avait mis en vente avait engagé sa réputation sur la foi de l'opinion, confirmée par plusieurs experts, que les tableaux étaient vrais ; les acheteurs londoniens se les étaient littéralement arrachés pour les revendre à meilleur prix à Toronto et à Montréal. Deux ans plus tard, une quinzaine de tableaux avaient fait leur apparition et l'un d'entre eux, acquis par un résident de Toronto, avait été déclaré faux. Il avait été démontré qu'il n'avait pas pu être peint par l'artiste auquel il avait été attribué parce qu'un important détail de la scène n'existait pas de son vivant, selon une des descendantes du peintre, une dame qui travaillait à sa biographie. L'enquête avait semé le doute à propos de tous ces tableaux récemment découverts, et la galerie d'art était très inquiète. La police britannique avait remonté la trace des tableaux jusqu'à un vendeur d'Upper Slaughter qui maintenait les avoir reçus, accompagnés en bonne et due forme d'un certificat d'origine mais non signé, d'un agent établi en Suisse.

Au document était jointe une photographie du tableau incriminé, qui montrait un paysage typique

de l'Ontario : de l'eau, des arbres, un rivage rocheux et un ciel, le tout balayé par un vent d'automne. C'était le genre de tableau que tous les écoliers canadiens avaient pu admirer sur les murs des salles de classe. Le seul élément inattendu de cette composition était une petite église en bois perchée sur une île.

— Cet endroit s'appelle Stoney Lake, expliqua Orloff. Cette église, c'est St Peter's-on-the-Rock. Bon, vous voyez ce dôme, ou cette coupole, enfin ce truc, là, sur le clocher ? Il n'a été ajouté qu'après la guerre, après la mort de l'artiste. Apparemment, le toit s'était effondré et quand il a été réparé, on lui a posé ce machin dessus. Ce sont ces petites rayures noires qui le trahissent.

— Je vais avoir un entretien avec la biographe. Où habite-t-elle ?

— À Rosedale. Son adresse est sur le papier que vous venez de lire. (Orloff sourit.) Vous pourriez y faire un tour. Vous allez peut-être tomber sur un gars en train de peindre un tableau représentant la côte ; vous lui direz qu'on l'a à l'œil.

— Et je le ramène ici ?

Orloff secoua la tête.

— Non. Même si vous trouvez vraiment ce type, il se peut fort bien qu'il ne fasse rien d'illégal. De contraire à l'éthique, peut-être. Mais tâchez de savoir où ses tableaux partent après qu'il les a peints. Quelque part sur le circuit, il y a un escroc. Celui que les Britanniques veulent, c'est le gars qui affirme que les tableaux sont authentiques. Quoi qu'il en soit, allez-y juste par acquis de conscience. De toute façon, ça vous fera au minimum une agréable promenade. Bon. Maintenant, la suite.

Salter mit de côté le compte rendu de Scotland Yard et prit le deuxième document que lui tendait Orloff, auquel étaient jointes cinq feuilles de papier à lettres.

— Des lettres de menace, expliqua le surintendant. On en a déjà parlé à la télévision.

Salter lut le résumé. Cinq commerçants de Yorkville avaient reçu des lettres dans lesquelles on les menaçait de perturber leur commerce s'ils ne laissaient par les vendeurs de rue exercer librement dans le quartier. Les lettres étaient identiques, toutes signées «Les vendeurs de rue de Yorkville». Salter les huma.

— Elles sont parfumées, observa-t-il.

— Lisez jusqu'au bout.

Le document faisait par la suite état de tensions permanentes entre les commerçants et les marchands ambulants et ce, depuis quelques années; les premiers essayaient de persuader la ville d'interdire complètement les seconds, et ils avaient réussi à en faire chuter le nombre. Selon toute vraisemblance, les menaces provenaient de l'un des marchands ambulants qui s'était vu interdire de pratiquer dans le quartier. À la fin du résumé se trouvait une note dans laquelle le laboratoire de police de la province indiquait que le papier à lettres était de modèle courant, que les lettres ne portaient aucune empreinte digitale et que le nom du parfum était Joy.

— L'auteur serait une femme ?

— De nos jours, on n'est plus sûr de rien.

— J'ai habité dans Yorkville il y a vingt-cinq ans, dit Salter. C'était avec ma première femme.

Orloff afficha un air d'intérêt poli mais demeura silencieux.

Salter contempla le ciel bleu; il se dit que c'était l'occasion d'aller se promener dans son ancien quartier.

— Je vais me rendre sur les lieux immédiatement.

— Pas de précipitation. Qui qu'elle soit, la personne qui a écrit ces lettres a probablement obtenu satisfaction aujourd'hui, comme ces types qui prennent leur pied à raconter des obscénités au téléphone. Cela dit, c'est une bonne idée de montrer aux commerçants que nous nous intéressons à l'affaire. Venez me faire votre rapport cet après-midi. Et Gatenby, que fait-il ? Vous pourriez l'envoyer là-bas.

Le sergent Gatenby était l'adjoint de Salter.

— Il est en congé, objecta Salter. Au moment où on se parle, il est en Oregon ; il descend la côte ouest dans sa camionnette Volkswagen.

— Je croyais que tous les congés avaient été suspendus jusqu'à la fin de la visite de la princesse.

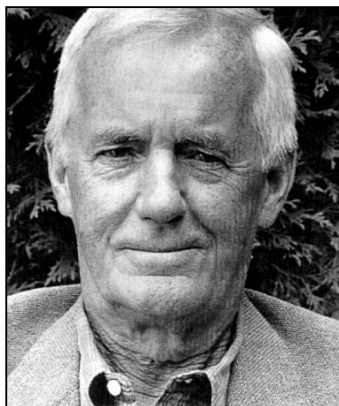
— Il est parti juste à temps.

Orliff se mit à rire.

— Sacré vieux filou ! On aurait tous dû partir avec lui. Bon. Faites-moi savoir si vous trouvez quelque chose. C'est à Yorkville que Son Altesse va aller se balader ; nous devons donc faire preuve de prudence.

Sur ces mots, il congédia Salter d'un signe de tête.

L'inspecteur retourna prendre sa veste dans son bureau, rangea son rapport sur les piquets de grève dans un tiroir qu'il ferma à clé et partit en direction de Yorkville.



ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances*; il a récidivé deux ans plus tard avec *Une mort en Angleterre*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimple Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.

UNE AFFAIRE EXPLOSIVE
est le cent onzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

QUILL & QUIRE

Une affaire explosive

La police de Toronto est sur le pied de guerre: « la » princesse royale visitera la ville sous peu et tout doit être mis en œuvre pour assurer sa sécurité.

Afin de participer à l'effort collectif, le patron de Charlie Salter lui demande d'enquêter sur l'envoi de lettres de menace anonymes à cinq commerçants de Yorkville. Certains d'entre eux ont demandé à la Ville d'interdire dans leur rue la présence des marchands ambulants qui, à leur avis, nuisent à leurs commerces; ces lettres sont probablement un geste de frustration d'un des vendeurs de camelote, pense Salter... mais la princesse s'en vient et il ne faut rien prendre à la légère!

Charlie interroge donc depuis quelques jours les commerçants qui ont pignon sur rue dans Yorkville quand une deuxième série de lettres de menace se manifeste, l'obligeant à réviser son idée première. Ce qui semblait anodin de prime abord a soudain des allures nettement plus inquiétantes... surtout que l'opération d'infiltration des vendeurs ambulants mise sur pied par Salter lui permet d'apprendre qu'il y a bien un lien entre toute cette agitation et l'arrivée prochaine de la princesse!

TEXTE INÉDIT



12,95 \$

9 782896 154180 Extrait de la publication 6,90 € TTC